Un dispositif de connaissance. *Le Jardin des Plantes* de Claude Simon et l'historiographie récente de la défaite de 1940

An Apparatus of Knowledge. Claude Simon's Le Jardin des Plantes and Recent Historiography about the Defeat of 1940

Jean-François Puff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1702>

DOI : 10.4000/ccs.1702

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 30 août 2018

Pagination : 161-173

ISBN : 978-2-7535-7489-2

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Jean-François Puff, « Un dispositif de connaissance. *Le Jardin des Plantes* de Claude Simon et l'historiographie récente de la défaite de 1940 », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 30 août 2019, consulté le 20 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1702> ; DOI : 10.4000/ccs.1702

UN DISPOSITIF DE CONNAISSANCE *LE JARDIN DES PLANTES* DE CLAUDE SIMON ET L'HISTORIOGRAPHIE RÉCENTE DE LA DÉFAITE DE 1940

Jean-François PUFF
Université de Saint-Étienne

« Je ne photographie pas mes défaites », a écrit Rommel dans un passage de ses *Carnets*, cité dans *Le Jardin des Plantes* (p. 963). La citation a son pendant chez Claude Simon lui-même, dans *La Route des Flandres*, roman dans lequel le narrateur déclare : « Il n'y avait pas non plus – du moins il n'en avait jamais vu – d'image représentant cette bataille, cette défaite, cette déroute, sans doute parce que les nations vaincues n'aiment pas perpétuer le souvenir des désastres » (*RF*, p. 341). Les nations – en l'occurrence, la Nation Française, celle-là même que Claude Simon salue, pour le meilleur et pour le pire, au début du *Discours de Stockholm*. Il faut transposer cette idée sur le plan de l'historiographie : comme l'a écrit l'historien américain Robert Paxton, en France, Vichy a gagné la bataille de la mémoire¹. Selon le régime susnommé en effet, la défaite de 1940 a des causes d'ordre moral (la décadence des mœurs) et politique : il faut en faire porter la responsabilité au Front Populaire, de manière à en disculper l'armée. Il subsiste de cette propagande une tendance à considérer non pas la défaite en elle-même, mais à la voir comme la conséquence de l'état de la société française dans les années 1930, sur les plans économique, social, culturel et politique. On interprète dès lors ce qui s'est passé sur ces différents plans sous l'angle d'une décadence,

1. R. Paxton, « Les politiques ont-ils failli ? », *L'Histoire*, n° 352 (« Autopsie d'une défaite. France 1940 »), avril 2010, p. 78-85.

dont résulte une déroute inéluctable. Cette déroute est reléguée, dans la mémoire nationale; elle y persiste cependant à travers le thème décliniste.

Or il se trouve que, depuis les années 1970, un certain nombre de travaux décisifs ont renouvelé notre compréhension de la bataille de France. Ces travaux sont majoritairement l'œuvre d'historiens étrangers: anglo-saxons (Robert A. Doughty, Ernest R. May pour les États-Unis, Julian Jackson pour l'Angleterre) ou allemand (Karl-Heinz Frieser) – comme si ces historiens étaient en quelque sorte exemptés d'une forme de crampe mentale, affectant la plupart de leurs collègues français². Ils commencent néanmoins à être lus, si ce n'est traduits. Le résultat global de leurs recherches peut se résumer ainsi: la défaite était loin d'être fatale. En dépit de difficultés économiques et politiques, la France avait relativement bien réussi son effort de réarmement. Le déséquilibre des forces n'était pas tel qu'on l'avait présenté. La stratégie qui avait été conçue n'était pas sans cohérence. Enfin, il y a véritablement eu combat – et non pas débandade et reddition des troupes, immédiate et généralisée. C'est dire que les causes de la défaite, contrairement à ce qu'a voulu faire croire le régime de Vichy, sont essentiellement militaires: elles résultent d'un échec de la pensée stratégique et tactique. L'armée en porte pour l'essentiel la responsabilité³.

J'évoque donc pour commencer l'histoire comme discipline; et c'est à la lumière de cette historiographie nouvelle que je voudrais aborder l'avant-dernier roman de Claude Simon. Pourtant, pourrait-on m'objecter, cette œuvre n'écarte-t-elle pas l'histoire ainsi comprise, en tant que discours constitué, ne cherche-t-elle pas justement à faire table rase des interprétations, au profit de l'authenticité d'une vision et d'une écriture, au ras de la sensation et dans la matière même de la langue? Certes. Mais ce serait justement faire un mauvais procès à l'histoire que de la considérer comme un « discours constitué »; elle aussi, comme l'écriture littéraire mais de manière différente, doit nous amener à écarter les préjugés, les représentations devenues communes, à dissiper les

2. J. Jackson, *The Fall of France. The Nazi Invasion of 1940*, Oxford, Oxford University Press, 2003. Ce livre est à lire absolument. Il faut y ajouter *Strange Victory: Hitler's Conquest of France* d'Ernest R. May (New-York, Hill and Wang, 2000), même si cet ouvrage tend, comme l'écrit J. Jackson, à « pousser le révisionnisme à ses limites (et parfois même à les franchir) ». On peut aussi lire avec profit l'ouvrage collectif dirigé par M. Vaisse, intitulé *Mai-juin 1940: Défaite française, victoire allemande sous l'œil des historiens étrangers* (Autrement, 2000), le livre majeur de l'historien allemand K.-H. Frieser, *Le Mythe de la guerre éclair. La Campagne de l'Ouest de 1940* (Belin, 1995), ainsi que celui de R. A. Doughty, *The Breaking Point: Sedan and the Fall of France, June 1940*, Hamden (Conn.), Archon books, 1990. Il faut noter que Frieser et Doughty sont tous deux des militaires.

3. Le procès de Riom, organisé par Vichy en 1942, était un procès politique qui visait à faire porter la responsabilité de la défaite aux responsables politiques de la III^e République, et notamment au Front Populaire. Les accusés sont parvenus à retourner l'accusation.

mythes. Et de son bon usage, il me semble qu'il peut procéder, à propos du *Jardin des Plantes*, un double éclaircissement : c'est-à-dire que le roman nous présente deux interprétations distinctes du même événement, mais qui ne sont pas contradictoires car elles se situent sur deux plans différents.

La thèse dont je vais partir a été défendue par un certain nombre de critiques : il faut, à propos de l'œuvre de Claude Simon, sortir du textualisme radical, envisager la possibilité de la référence, de la représentation, et de l'expression ; il faut, en ce qui concerne *Le Jardin des Plantes* tout particulièrement, s'intéresser à l'usage des documents – c'est-à-dire à la pratique du montage ; enfin, il faut aller jusqu'à dire que dans ce roman est opérée une reprise élargie de l'événement traumatique dont naît toute l'œuvre, c'est-à-dire que l'auteur ne le considère plus d'un unique point de vue. Il s'agit au contraire de tenir compte d'un travail auctorial qui pourrait s'apparenter à celui d'un historien – d'une forme d'histoire inchoative, *in statu nascendi* : dans le roman l'auteur confronte, plus ou moins explicitement, plus ou moins directement, des documents et des témoignages – y compris, d'ailleurs, son propre témoignage mis en abyme. En somme, ce que Simon essaierait de faire ici, ce n'est pas seulement de produire un bloc de sensation dont la matière première est la mémoire, mais aussi de *comprendre* ce qui lui est arrivé. Il s'agit une fois encore, mais de manière nouvelle dans l'œuvre, de tenter par l'écriture de maîtriser un traumatisme *enkysté*⁴ en lui.

C'est en ce point que la mise en rapport avec l'historiographie récente ouvre un chemin qui diverge avec les articles que j'ai pu lire sur le sujet. La plupart du temps, l'usage des documents dans *Le Jardin des Plantes* est *in fine* reversé au compte du scepticisme qui caractérise l'œuvre. Ce n'est évidemment pas sans fondement, ni sans justification dans l'œuvre même ; au-delà de la citation de Conrad qui se trouve en exergue de la troisième partie, et vise la singularité de l'expérience vécue, c'est la possibilité même du témoignage véridique qui est mise en cause. On le voit nettement dans l'épisode de l'interview avec le journaliste, avec les propos d'un certain S., au discours indirect : « S. [...] dit qu'il est impossible à qui que ce soit de raconter ou de décrire quoi que ce soit d'une façon objective [...] S. dit que six témoins d'un événement en donneront de bonne foi six versions différentes » (p. 1100-1101). La distance de la mémoire laisse même incertaine l'interprétation de ses propres actes : c'est par exemple le cas lorsque le narrateur essaie de comprendre ce qui a pu l'amener à suivre le colonel R. sur la route d'Avesnes (p. 1112). Il n'est donc pas question

4. Le mot est de Simon lui-même.

de viser une forme de positivisme historique; mais il n'est pas question non plus d'abandonner trop vite la possibilité d'aller aussi loin que possible dans la compréhension. Sur ce point, je m'appuierai sur un article de Claude Simon lui-même, reproduit par Mireille Calle-Gruber, dans lequel il écrit que « l'art est, au même titre que la science, un instrument de connaissance, en ce sens qu'il consiste en l'établissement de "rapports"⁵ ». Cela pourrait permettre aux littéraires que nous sommes de répondre aux historiens qui s'étonnent de l'absence de tout roman significatif consacré à la défaite de 1940: ils entendent par cela, roman réaliste, au sens du XIX^e siècle, et par surcroît populaire. Il s'agirait de montrer que l'œuvre de Claude Simon a bien quelque chose à nous dire de cette défaite en tant qu'événement historique – ce qui certes n'épuise l'œuvre en aucune manière, mais contribue à sa valeur.

Le premier aspect que je voudrais rapidement mettre en évidence relève de l'éthique de la narration: on peut douter de l'objectivité du témoignage en général, et cependant considérer que tout témoignage ne se vaut pas – et il en est de même de ce témoignage au second degré qu'est la littérature. Or dans *Le Jardin des Plantes*, Claude Simon opère une double mise au point sur ce qu'il entend précisément éviter: premier point, on ne parlera pas d'états dont on n'a pas fait précisément l'expérience, comme est censé le faire Stendhal relatant les pensées de Julien Sorel dans la proximité de la mort; deuxième point, on ne cèdera pas, autant que possible, à la tentation du mythe de soi. Pour établir ces deux points, Simon se livre à une véritable provocation anti-textualiste (il n'a plus besoin de s'inscrire dans une stratégie littéraire pour se situer dans le champ): il s'amuse à confondre personnage et auteur, à propos de Fabrice et Stendhal⁶. Il poursuit sa critique à propos des affabulations de Faulkner. S'il y a un héroïsme dans *Le Jardin des Plantes*, il se trouve dans le récit du repli vers la Meuse: les cavaliers du 4^e Dragon n'abandonnent pas leur blessé, que les dragons portés en revanche refusent de prendre dans leur véhicule (p. 919-920); comme Gastone Novelli n'abandonne pas son cama-

5. « Qu'est-ce que l'avant-garde en 1958? », article paru dans *Les Lettres Françaises*, 24-30 avril 1958; repris dans M. Calle-Gruber (dir.), *Les Triptyques de Claude Simon ou l'art du montage*, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2008, p. 137. Le romancier à ce moment de son œuvre parle d'un montage comme ce qui peut serrer au plus près la réalité d'une expérience. Je transpose le propos à l'usage des documents.

6. À la différence de Faulkner, Stendhal ne peut être suspecté de mythification sur son propre compte. Mais celui qui a effectivement frôlé la mort ne peut accepter ce passage du roman *Le Rouge et le Noir*: « S. dit au journaliste que lorsque l'on conduit Julien Sorel à la guillotine Stendhal écrit que celui-ci se trouve "en veine de courage" et que "marcher au grand air est pour lui une sensation délicieuse" (saprستي comment peut-on écrire – et qui plus est lire – de pareilles fadaïses!) » (*JP*, p. 1118).

rade dans la jungle amazonienne. L'héroïsme consisterait, dès lors, à rester humain dans certaines circonstances.

Cette position éthique implique une intention d'auteur : celle de se tenir au plus près de sa propre expérience vécue, lorsqu'on la rapporte – mais le roman *Le Jardin des Plantes* élargit aussi la focale : on le verra à propos de la réécriture des *Carnets* de Rommel ou des *Mémoires* de Churchill, passages dans lesquels se développe ce que j'appellerais volontiers la *vision* simonienne. Compte tenu de ces différents points, il me semble – comme j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner – qu'on peut retirer de la lecture de ce roman une explication des événements ; plus précisément, deux explications, dont on ne peut pas dire qu'elles soient contradictoires. Certes, j'admets que cela fait beaucoup moins que les 367 démonstrations différentes du théorème de Pythagore ...

Une *explication*, j'ai bien employé ce mot. Mais comment, pour le dire dans les termes d'Alain Robbe-Grillet que Claude Simon reprend à son compte, peut-on expliquer ce qui n'a pas de sens, et ce qui ne fait qu'*être*, comme le monde ? Le monde comprenant l'Histoire, dont il est dit dans *Le Jardin des Plantes* qu'elle est « une sorte de vague et facétieuse entité [...], impersonnelle, stupide et impitoyable » (p. 1148). L'impersonnalité du « procès sans sujet » implique l'absence d'intention, et dès lors il n'y a rien à expliquer ou à interpréter. Mais en est-il véritablement ainsi ? Je crois bien que dans *Le Jardin des Plantes*, l'auteur cherche, et trouve, dans ce qui s'est passé, l'effectuation d'une intention interprétable. Je ne le sors pas de pensées tortueuses ou d'analyses subtiles ; je le lis, tout bonnement, clairement exprimé dans un texte dont on peut penser que l'auteur y a pesé ses mots, puisque c'est dans le *Discours de Stockholm* : « j'appartenais à l'un de ces régiments que les états-majors sacrifient froidement à l'avance et dont, en huit jours, il n'est pratiquement rien resté » (*DS*⁷, p. 897).

J'en arrive donc à la première des deux interprétations dont j'ai parlé. Celle-ci se conforme au vécu subjectif de l'événement par le soldat Claude Simon : il s'agit de la trahison des chefs. Nous verrons que le roman donne à cette interprétation un contenu factuel extrêmement précis.

L'agent, dans la phrase du *Discours* citée ci-dessus, ce sont « les états-majors ». Dans *Le Jardin des Plantes* figure une description d'ensemble du dispositif des armées françaises :

Tandis qu'au nord, sur un front d'une vingtaine de kilomètres, entre la Dyle et Namur, les Français avaient massé, à côté de leurs alliés, dix divisions, par contre, immédiatement au

7. Certes, Simon ne parle pas spécifiquement du *Jardin des Plantes* ici. Mais il exprime une interprétation d'ensemble des événements qui englobe ce roman – et les autres.

sud, entre Namur et Mézières, c'est-à-dire sur une distance triple, ils n'en avaient aligné que neuf qui trouvèrent en face d'elles trente-trois divisions allemandes. (p. 1028)

Ce passage met en évidence le déséquilibre des forces dans cette disposition, et enveloppe implicitement un jugement ; l'agent ici, ce sont « les Français » : entendons encore une fois l'état-major. La focale va se resserrer, dans l'appréhension d'une unité de temps, à savoir ce qui se passe les 16 et 17 mai, sur le front d'une part, et à l'arrière, dans l'état-major, d'autre part. Dans l'épisode, réécrit des *Mémoires de guerre*, de la visite de Churchill à Paris à la date du 16, un seul homme est désigné cette fois-ci, sans être nommé : celui qui présente « la poche ou plutôt le ventre » (p. 1032) indiquant sur une carte l'avance ennemie. Cet homme est Gamelin, général en chef de l'armée française, l'auteur du dispositif militaire qui a été décrit dans la citation ci-dessus. En 1997, Claude Simon s'est renseigné : il sait, contrairement aux idées reçues sur l'équilibre des forces, dont j'ai parlé, que cet homme « disposait de plus de divisions que son homologue allemand. De plus de blindés aussi. Et de meilleure qualité » (p. 1054). Il faut donc croire qu'il n'a pas su les disposer où il fallait. Cependant on ne peut en rester là : à l'exposé de la situation, Churchill demande : « Où est la masse de manœuvre ? » « Il n'y en a pas », répond Gamelin (*ibid.*⁸). C'est alors qu'il faut faire jouer le dispositif du roman, et opérer des relations entre les éléments du montage. Ce thème de la « masse de manœuvre » revient dans le récit que fait S. au journaliste venu l'interviewer, à propos de ce qu'il est convenu d'appeler le « raid de Rommel » : le narrateur s'appuie pour le relater sur les *Carnets* du colonel allemand, qu'il cite le plus souvent littéralement ; cependant, dans une pratique caractéristique du romanesque simonien, il fait aussi naître la vision de l'archive. Ainsi, une citation de Rommel qui évoque un moment décisif, sur la route menant à Avesnes, loin d'être remise en cause dans sa véracité comme c'est le cas à propos de la blessure au visage du colonel allemand, se développe au contraire en un récit vertigineux, caractéristique du style de Simon. Voici d'abord un extrait de la citation :

Tous nos projectiles étaient traçants et le régiment traversa la deuxième ligne en répandant de chaque côté sur la campagne une immense pluie de feu. La confusion chez l'ennemi était complète. Partout des soldats français étaient allongés à terre, partout dans les fermes s'entassaient canons, chars et autres véhicules militaires. Il n'y eut nulle part tentative de résistance. Les chars ennemis que nous rencontrions étaient mis hors combat à mesure que nous avançons vers l'ouest sans nous arrêter. Centaines d'hommes par centaines d'hommes, les troupes françaises et leurs officiers se rendaient dès notre arrivée. (p. 1000)

8. La masse de manœuvre, ce sont les réserves situées à l'arrière, et qui peuvent intervenir à différents endroits du front pour colmater les brèches.

Lisons à présent la réécriture de Simon :

les conducteurs accélérèrent en même temps que les serveurs des pièces ouvrirent le feu, tout d'abord vers la droite, dans la direction où ils avaient cru voir les lueurs, puis aussi bien à droite qu'à gauche, au canon devant eux, à la mitrailleuse sur les flancs, tirant sur tout et sur rien, sur les ombres, sur les buissons, sur les bouquets d'arbres, les maisons, les reflets de la lune sur les vitres, les voitures des réfugiés qui ne se rangeaient pas assez vite, les chevaux fous traînant des carioles versées, les gerbes de balles traçantes enflammant les bâches des camions dont les réservoirs explosaient, la route maintenant comme une traînée de feu dans la nuit, les craquements des chenilles, les rugissements des moteurs, les détonations, les crépitements des mitrailleuses, les clameurs, les cris des femmes qui se jetaient dans les fossés avec leurs bébés (p. 1052)

Et dès lors les soldats français :

jetaient leurs armes, levant les bras, se rendant, ahuris, mal réveillés, sortant des maisons, des granges, des tentes où ils dormaient, des cours, des hangars, des chemins de traverse encombrés de canons, de mitrailleuses, d'affûts, de chars, de matériel de toute sorte, intact, abandonné (*ibid.*)

Après ce récit se développe, plutôt qu'un dialogue, une sorte d'unisson avec le journaliste abasourdi, dans des passages qui évoquent également la déconcertante facilité avec laquelle Rommel a pu se rendre maître d'« une douzaine de mille de soldats français avec fusils, fusils-mitrailleurs, mitrailleuses, anti-chars, tanks, canons... » (p. 1054). Là encore, l'incurie du commandement est pointée, à propos de cette partie de la ligne Maginot (qui n'en a guère que le nom dans ce secteur), ligne que :

- ...le Général en chef n'avait fait occuper sur vingt-huit kilomètres de long que par un seul régiment, ce qui doit représenter à peu près un homme tous les vingt mètres pour arrêter une division blindée, et personne entre les casemates pour tenir les intervalles, jusqu'à ce que soient transformés en bouillie ceux qui défendaient les trois ou quatre qui le gênaient pour faire passer ses chars, le général allemand n'a eu qu'à se baisser pour cueillir ...
- Sur un seul axe. Pas encerclés : sur un seul axe, comme ça, au passage.
- ...sur un seul axe dix mille soldats français qui dormaient tranquillement quelques kilomètres plus loin (p. 1053-1054)

Il pourrait n'y avoir dans tout ce qui est évoqué ici que cela, donc : l'incurie, l'incompétence des chefs – explication qui semble tout de même relever de l'énormité. Car le texte induit en fait autre chose : il propose une interprétation assimilant les troupes et les matériels si facilement saisis par Rommel à la fameuse « masse de manœuvre » dont on se rappelle que Gamelin dit qu'il n'y en a pas. De fait, selon cette interprétation, ce que le Général en chef aurait pu dire à Churchill, c'est que la masse de manœuvre, si tout se passe bien comme prévu, *il ne devrait plus y en avoir*. Cela n'est pas explicitement dit, mais quand même très fortement suggéré :

- Vous voulez dire qu’au moment même où dans ce salon doré sur tranche le Général en chef affirmait qu’il ne disposait d’aucune réserve...
- Exactement : d’aucune « masse de manœuvre ».
- Qu’est-ce qu’on appelle exactement une masse de manœuvre ?
- Je ne sais pas. Il n’a pas précisé. On ne le saura sans doute jamais (p. 1054)

Le doute que laisse planer cette dernière phrase peut cependant être partiellement levé. On peut poursuivre dans la voie interprétative dans laquelle je me suis engagé. Voyons ce qui est dit à propos des canons : ils « ne sont pas à comptabiliser : on leur avait retiré leurs obus. Pas plus tard que le matin même » (*ibid.*) dit S. Cela n’est pas pure invention, mais explicite pour nous l’extrait du journal du 84^e RIF qui a été reproduit près de cent pages avant :

« Déclaration du lieutenant D... , du 104^e R.A.L.A. 1^{er} groupe, 3^e Bie, prisonnier à l’Oflag IV D : Dans la matinée du 16 mai, le lieutenant D... , Officier mécanicien au 1^{er} groupe du 104^e R.A.L.A. amène près des batteries plusieurs camions de munitions et ne les décharge pas car il reçoit au même moment l’ordre de les remporter. » (p. 1003)

Après avoir évoqué l’ordre donné par le général B. à ce régiment de rester sur place, ainsi que les erreurs possibles de deux sources de commandement à propos de ce ravitaillement, le rapport poursuit :

« Il y a une autorité responsable, on n’envoie pas un groupe lourd au feu sans munitions, car ce manque de munitions a seul permis à une Panzer de percer la ligne à CLAIRFAYTS, après anéantissement des blocs et tourelles. » (p. 1004)

Je résume : sur le plan d’ensemble du dispositif stratégique français, comme sur le plan du détail factuel, la mise en rapport de certains éléments du montage montre que tout semble fait *pour* faciliter le passage des Allemands. C’est dire que l’interprétation, latente, est bien celle que j’ai évoquée : c’est la trahison des chefs ; elle est déjà présente, dès *La Route des Flandres*, mais alors elle n’est pas référée au personnage de Georges qui déclare, au discours indirect, avoir vu « la panique, la lâcheté, les fuyards jetant leurs armes, criant comme toujours à la trahison et maudissant leurs chefs pour justifier leur panique » (*RF*, p. 348) ; ou dans la bouche de Blum : « les fuyards gueulant sans doute eux aussi à pleins poumons à la trahison » (*RF*, p. 326). Il faut voir que cette interprétation des événements par les soldats, qui est historiquement avérée, à la fois peut être spontanée – devant tant d’absurdité, comment ne pas croire à la trahison ? – et en même temps correspondre à un discours d’époque : c’est notamment celle, officielle, du Parti communiste qui voit dans la bourgeoisie une classe ayant globalement choisi la défaite, préférant à tout prendre Hitler au bolchevisme ; et cela se traduit par les menées du parti défaitiste, effectivement actif avant-guerre

(le « choix de la défaite » : c'est encore le titre d'un livre de l'historienne Annie Lacroix-Riz⁹, paru en 2006). En ce sens, la première vérité à laquelle parvient le roman est une vérité d'ordre psychologique et historique. Que nous fait connaître le *Voyage au bout de la nuit* de Céline, demande Jacques Bouveresse ? Ce roman nous fait épouser le regard de qui voit le monde ainsi, sous l'aspect dominant de la négativité¹⁰. Pour Simon, on verrait primer dans cette première interprétation, qui impute irrésistiblement au commandement et aux élites françaises de droite le choix de la défaite, une persistance absolue du traumatisme par-delà toute raison, ce qui fait que l'auteur perd de son individualité, en un sens positif : la lâcheté en moins, il est bien l'un de ces hommes, de ceux-là qui se trouvèrent « au fauteuil d'orchestre » à un tournant décisif de l'histoire de la Nation – et c'est bien cela, témoigner : on ne parle pas pour soi seul.

Cependant une raison plus rassise – celle d'historiens qui n'ont pas vécu ces événements – fait justice de cette interprétation par la trahison. J'aborde ici la deuxième interprétation des événements que le dispositif du roman induit. L'analyse des historiens porte à la fois sur le plan stratégique – celui du plan de bataille d'ensemble de l'armée française – et sur le plan tactique, c'est-à-dire sur l'usage des troupes et du matériel, dont on sait désormais que la qualité et la quantité ne sont pas centralement en cause – à l'exception notable de l'aviation et des armes anti-aériennes.

Sur le plan stratégique, au plan « Dyle » et à sa « variante Breda » s'oppose le plan von Manstein, le fameux « coup de faucille », selon l'expression de Churchill. Le dispositif des armées françaises, que décrit Claude Simon, est qualifié par l'historien américain R. Doughty de « logique » et « rationnel¹¹ » ; il consiste à envoyer les meilleures troupes en Belgique pour bloquer l'avance de l'armée allemande là où il est probable qu'elle va passer, tout en opérant la jonction avec les armées belges et néerlandaises. Ce plan répond au concept de « bataille méthodique » et vise notamment à mettre à l'abri l'industrie lourde et les ressources en matière première du pays ; sa seule audace contribuera à

9. Il existe donc de cette défaite deux interprétations opposées : une interprétation de droite, que Vichy a réussi à imposer en dépit de l'échec du procès de Riom, qui fait porter la responsabilité au Front Populaire, et une interprétation de gauche, communiste, que je restitue ici. Les historiens ont le mérite de nous faire entrer dans la complexité.

10. J. Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité & la vie*, Agone, Marseille, 2008, p. 59. Bouveresse s'appuie ici sur les analyses de H. Putnam, dans *Meaning and the moral sciences*, Londres-Henley-Boston, Routledge & Kegan Paul, 1978.

11. R. A. Doughty, « L'échec de la logique et de la raison », dans *Mai-juin 1940 : Défaite française, victoire allemande sous l'œil des historiens étrangers*, Autrement, 2000. Voir en particulier la section « La prééminence de la logique et de la raison », p. 98-102.

sa perte: c'est la « variante Breda », qui projette la 7^e armée le plus en avant, sur cette ville néerlandaise, au nord du dispositif. Or cette 7^e armée, l'une des plus modernes et des plus efficaces, c'est précisément la réserve stratégique (la « masse de manœuvre ») qui va manquer; Gamelin peut répondre à Churchill en toute assurance: c'est en effet lui-même qui a pris cette décision, qui dégarnit l'arrière et va s'avérer dramatique. L'erreur tactique qui entraîne tout est là: et Gamelin en porte à lui seul l'entière responsabilité. En effet, au concept de « bataille méthodique » s'oppose l'audace du plan von Manstein: passer par les Ardennes n'est pas sans risques majeurs; mais c'est l'assurance de placer les 10 % de l'armée allemande qui sont motorisés face au point faible du dispositif français, c'est-à-dire la 9^e armée, constituée pour l'essentiel de troupes B, mal équipées, moins aguerries. Laissons la parole au romancier:

L'effectif du régiment était composé pour moitié de très jeunes cavaliers, ceux qui au moment où la guerre avait éclaté accomplissaient leur service militaire, et, pour l'autre, de réservistes rappelés dont la moyenne d'âge ne dépassait pas vingt-cinq ans. Il comportait une majorité de paysans originaires de la Marne, de l'Aube et de l'Yonne à laquelle s'ajoutait un petit nombre de citadins, commis de magasins ou employés de bureau, affectés à la cavalerie comme par une erreur (ou une plaisanterie) des bureaux de recrutement, noyés au milieu des valets de ferme, des journaliers et des cultivateurs de betteraves. (p. 1024-25)

Quant aux troupes si bien équipées, capturées par Rommel durant leur tranquille sommeil, et que le romancier soupçonne d'être cette fameuse « masse de manœuvre » intentionnellement sacrifiée, qu'en est-il? Il s'agit en fait de deux corps de la susdite 9^e armée, qui sont en plein repli de Belgique et qui cherchent à se réorganiser: la 5^e D.I. a subi dans la journée plus de trois heures de bombardement aérien continu (il faut préciser ce que les horreurs qui ont suivi ont fait oublier, en matière de bombardement: que c'est une expérience absolument nouvelle dans la guerre moderne, à laquelle les hommes n'étaient en rien préparés) et a perdu l'ensemble de son commandement; la 1^{re} DCR. est à l'état de « débris », comme l'indique l'historien anglais Alistair Horne¹². À la différence du témoignage de Rommel, que le romancier suit et même accentue, celui d'un de ses hommes (cité par l'historien K.-H. Frieser) met l'accent sur l'état réel de ces troupes: « Sur les 10 km suivants, il y avait des centaines de camions et de chars; certains avaient roulé dans les fossés, d'autres étaient calcinés, dans beaucoup gisaient des morts et des blessés. Sortant des champs et des forêts, surgissaient sans cesse des Français, les mains en l'air, une angoisse

12. A. Horne, *Comment perdre une bataille? France, mai-juin 1940*, Taillandier, « Texto », 2010, p. 318-319.

terrible inscrite sur le visage¹³. » C'est la nuit, et ces hommes bivouaquent ; selon la doctrine militaire de l'époque, on n'est pas censé combattre la nuit avec des chars. Sauf Rommel – et aussi, le 25 mai, la 2^e DCR de l'armée française, sur la Somme.

J'introduis donc le deuxième point, la question tactique, qui a été analysée de la manière la plus radicale par l'historien K.-H. Frieser : le concept de *Blitzkrieg* est selon lui un mythe, si on voit en lui un concept stratégique mûrement pensé par l'état-major allemand : en revanche il existe un concept de *Blitzkrieg* tactique, qui repose sur l'emploi combiné – pour la première fois – des chars et de l'aviation, l'efficacité de la coordination étant assurée par l'usage de la radio. Face aux 10 % les plus modernes de l'armée allemande, organisés de cette manière nouvelle, se trouvent des troupes à pied ou à cheval, vulnérables aux blindés, mal préparées aux attaques aériennes ; quant aux blindés français, effectivement pour certains plus modernes que ceux des Allemands, ils ne sont pas dans la plupart des cas regroupés en divisions mais dispersés par « petits paquets » – et c'est ainsi qu'ils seront détruits. La coordination de ces éléments a lieu selon des méthodes qui sont celles de la Grande Guerre. En ce sens, la description, amèrement ironique, que fait le romancier de la tactique allemande est parfaitement appropriée : « C'est-à-dire que ceux d'en face avaient l'air de faire ça comme à l'exercice, comme un travail exécuté avec soin, avec méthode, sans s'énerver. Parce qu'il n'a pas fallu longtemps pour comprendre ce qui se passait, et que ce qui se passait c'était exactement comme si on avait organisé une rencontre entre une équipe de patronage et un team professionnel... » (p. 961). Sur ce point, certains chefs allemands ajoutent leur signature particulière, et là encore le résumé que fait le romancier de la tactique de Rommel, loin d'être simplificateur, correspond tout à fait à la réalité de sa méthode : « Dans ses "Carnets", [...] Rommel expose l'un des principes – sinon le principe même – de sa tactique. Il est simple et peut être résumé par cet axiome couramment mis en pratique par les voyous : taper d'abord et causer ensuite, en remplaçant le mot "causer" par "aller voir" » (p. 940). Il s'agit donc d'aller vite et de frapper fort ; il faut y ajouter un autre point fondamental, qui est la capacité d'improvisation, clairement signifiée dans cette autre citation des *Carnets* : « Les officiers d'une division blindée doivent apprendre à penser et à agir individuellement dans le cadre du plan général et sans attendre de recevoir des ordres » (p. 978). Cette capacité, il est assez connu qu'elle se portera jusqu'à la désobéissance : il en est

13. K.-H. Frieser, *op. cit.*, p. 291.

notamment ainsi du « raid » de Rommel dont j'ai parlé plus haut. Rien de moins vrai côté français ; faisons une fois de plus fonctionner le dispositif, et le récit de la rencontre du 4^e Cuirassé de Claude Simon avec l'avant-garde allemande nous le montrera exemplairement :

J'ai dit au lieutenant Nous allons être tournés Il regardait aussi soucieux dans la direction où nous avions vu s'enfuir les cavaliers Il m'a dit Oui mais on n'a pas reçu l'ordre de se replier Il était tout jeune et de réserve juste sorti de Saumur avant la mobilisation avec un visage rose de bébé au-dessus d'un long corps filiforme ou plutôt au sommet et naturellement un nom à particule [...] Tout était de nouveau calme quand un moment plus tard une estafette est arrivée montant la colline à pied poussant à côté de lui son engin je ne me rappelle plus si c'était une moto ou une bicyclette dont les roues dérapaient dans l'herbe grasse Dès qu'il a été à portée de voix il a crié furieux rouge essoufflé Nom de Dieu qu'est-ce que vous foutez encore là vous devriez Où est le capitaine ? Presque aussitôt les sous-officiers ont crié À cheval ! (p. 930-931)

Tout est dit, dans cette page emblématique : on y voit d'abord l'incapacité d'agir sans en avoir reçu les ordres, du fait de valeurs guerrières qui d'un seul coup paraissent d'un autre âge. Ce jugement est repris et développé de manière tout à fait explicite, à propos des deux colonels que suit S., et qui semblent avoir décidé de chercher une mort honorable ; sans doute, d'un point de vue strictement professionnel, y avait-il mieux à faire :

à part un lieutenant particulièrement stupide qui n'a rien trouvé de mieux à faire qu'à jeter de nouveau son peloton en plein dans la gueule du loup et y faire tuer la moitié de ses hommes d'autres officiers quoique sans liaisons et sans ordres avaient tant bien que mal envoyé des reconnaissances interrogé soldats perdus civils réfugiés ou pillards et pris sur eux d'éviter Avesnes [...] il semble que c'était à tout prendre quand même mieux que de s'obstiner à marcher « calme, en avant, droit » (p. 1106)

Ce sacrifice pour l'honneur trouve un écho étrange dans un article de Frieser :

Le matin du 14 mai, après la percée à Sedan, un détachement allemand progressait vers le sud, en direction de Chémery. Alors survint une scène quasi onirique, d'après le rapport de campagne lui-même : surgissant d'un bosquet, la cavalerie française attaqua. En un instant, les mitrailleuses mirent fin à cet assaut. Sur ces entrefaites, on trouva dans les décombres, à côté du paquetage d'un officier français, une œuvre célèbre de la littérature mondiale ; il s'agissait du *Don Quichotte* de Cervantès. Don Quichotte est le symbole d'une conception anachronique de la guerre¹⁴.

Où l'histoire s'avère plus romanesque que le roman lui-même. Pour en revenir à des questions tactiques, on voit également dans le passage du *Jardin des Plantes* cité plus haut de quelle manière les ordres sont transmis ; des ordres qui, de ce fait, arrivent toujours trop tard. D'un côté, donc, vitesse, coordination,

14. K. H. Frieser, « La légende de la "Blitzkrieg" », dans *Mai-juin 1940 : Défaite française, victoire allemande sous l'œil des historiens étrangers*, éd. cit., p. 85.

improvisation ; de l'autre, lenteur, rigidité, méthode qui, se fissurant, aboutit presque immédiatement à la désagrégation, soit « les attentes, les ordres qui arrivaient trop tard, les replis grand galop sous les grêles de balles, la hantise des avions, l'escadron, le régiment qui fondaient comme ça, peu à peu, harcelés, encerclés... » (p. 972).

Et le plus troublant est bien là : ce que le roman de Claude Simon nous fait littéralement éprouver, c'est bien l'effet *intentionnellement* visé par la *Blitzkrieg* tactique, c'est-à-dire qu'avant même la destruction physique, il s'agit de provoquer un effet psychologique, en l'occurrence, le saisissement, l'égarement, la peur panique, aboutissant à une sorte d'hypnose – celle-là même qui provoquera la reddition de certains corps de troupe. Autrement dit, la puissance de fragmentation et de stupéfaction dont naît l'œuvre de Simon, et qu'elle rend sensible au lecteur, serait pour partie la conséquence d'une technique spécifique de fascination et de destruction. Celle-ci procède bien d'une intention, en tant que telle descriptible : celle des chefs de guerre de l'armée allemande ; il ne s'agit pas des résultats d'une trahison de l'état-major français, mais d'une défaite de la pensée. Ce qui se passe effectivement, d'ailleurs, ces hommes ne sont pas sans immédiatement le comprendre :

En se retournant sur leur selle les cavaliers épuisés qui battent en retraite peuvent voir dans le ciel couleur de fleurs de l'aurore s'élever les petits avions d'observation ennemis. Ils semblent se détacher l'un après l'autre au-dessus de l'horizon comme des lucioles, comme les bulles d'une boisson gazeuse du fond d'un verre, le lâcher de ballons d'enfants, montant d'abord lentement, puis plus vite, grossissant à mesure qu'ils approchent, s'éparpillant en éventail, l'un ou l'autre se mettant parfois à décrire des cercles au-dessus d'un point.

Regardant venir leur mort en rose. (p. 1067-1068)

Ainsi les grands événements historiques ont leur grande œuvre littéraire : les guerres de religion ont d'Aubigné, les guerres napoléoniennes, Stendhal, la grande guerre, Céline. La défaite de 1940 a Claude Simon, et ce n'est pas là réduire l'œuvre, mais à mon sens la grandir encore, en contribuant à la situer dans le champ de la littérature française.

J'élargirai toutefois la perspective pour conclure : ce dont il est fait l'expérience ici, c'est bien d'une froide méthode d'anéantissement, d'une technique efficace. Je la lierai à l'image du feu, omniprésente dans le roman : les archives se consomment dans la cour du Quai d'Orsay ; l'enfant fait fondre ses soldats de plomb dans le feu ; le texte est littéralement hanté par l'image récurrente de corps de soldats et de civils, carbonisés : or, dans cette guerre, on sait l'usage que la raison instrumentale fera des flammes.